

Avignon, 12 septembre 2020 (3)

(Encore un fragment inédit tenu en réserve au chaud du carnet de l'an 2012)

Je suis assis là, face à la fenêtre qui aspire le jour du dehors vers cette pénombre dont est badigeonné l'intérieur de la maison. Mon dessein était, en m'asseyant et en posant mes coudes sur la table, tandis que mes mains faisaient un berceau à ma mâchoire inférieure et à mon menton, de jouir, par tous mes sens, du spectacle visuel et sonore du paysage dont me gratifie la conjonction, extra-muros, de la géologie et du climat, en symbiose parfaite avec la saison préférée de la lumière et de la température.

Moment privilégié de douceur et de tranquillité, dont le silence est tout juste instillé des voix somnolentes des tourterelles du clocher. Au loin, la Cévenne lozéro-gardoise tremble de chaleur matinale, jusqu'à produire ce faux air de brume qu'aurait fort goûté, et célébré, le peintre saxon Friedrich.

Mais, on le voit sans tarder, mes sens n'auront guère servi que d'intermédiaires entre ma vacuité et mon pesant bagage culturel, qu'un rien suffit à animer et à remettre en route. Ce que j'ai effectivement senti, éprouvé, vu, entendu par les cinq sens que la sainte biologie m'a octroyés dans sa généreuse magnificence s'est déjà, en un éclair, transformé en mots, qui n'ont pas tardé à tirer derrière eux ce train d'allusions savantes et sensibles à la fois, dont mes lectures ont fait la couche profonde de ma présence au monde et le détonateur préféré de ma conscience explosive.

Impossible donc de rester, plus d'une minute, confronté à la seule neutralité de ma perception sensorielle. Pourtant, il me plairait par moments d'entrer durablement en relation platonique avec les seules impressions dont jouissent mes yeux, mes oreilles, mon épiderme, sans cet apport intérieur, venu de la mémoire que j'ai, incrustée en moi, des sensations éprouvées par des artistes, des savants, des penseurs, et en général des consciences que je porte en filigrane dans la trame de cet « être-là » qui m'habite plus qu'il ne me figure.

Je regarde ainsi à travers Li Cheng et Wang Wei, à travers Bruegel et Montaigne, à travers Chardin et Follain, et à travers ce mouvement de quatuor du grand compositeur des eaux et forêts, ou à travers cet autre, pastoral, d'une illustre symphonie où le coucou se fera entendre...

Et le paysage que j'avais l'intention de contempler dans sa voluptueuse immobilité, m'emporte, m'embarque vers quelque Cythère ou vers la mer de nuages dont je suis passagèrement le Wanderer clandestin.

Avignon, 18 septembre 2020

(Le voyage immobile, inédit du carnet de 2015)

Xavier de Maistre nous en a administré la preuve évidente : le voyageur n'a nullement besoin d'avion, de bateau ou de caravane, pour partir à l'aventure dans vingt mètres carrés ; sa chambre lui suffit. Jean Henri Fabre n'en a besoin que de deux ou trois centaines pour entreprendre son exotique exploration de l'univers des insectes ; quant à Henri Michaux, c'est dans sa tête qu'il part à la découverte de sa virtuelle Grande Garabagne. Ainsi tout écrivain authentique est voyageur ; l'un le sera au long cours, l'autre usera du moyen-courrier ; un troisième se contentera, sédentaire, de parcourir l'infini planisphère de la langue, avec ses accidents de vocabulaire, ses chemins de traverse grammaticaux, ses incidentes et ses déviations, ses subtiles et fertiles polysémies, les appels du pied de son intenable mémoire. Son texte sera d'abord un bouillon de culture où auront infusé, macéré, bouilli, des bribes venues de tous les continents confondus de l'imaginaire *sapiens-sapiens*, celui qui remue et gronde dans le corpus pâteux du cortex et du néocortex confondus, dont chaque texte sera venu libérer le séisme latent.

Diogène aura voyagé en son tonneau, Pascal aura souhaité le faire en sa chambre (comme le Savoyard de Turin), Jules Verne aura transité par les voies détournées des atlas et des globes terrestres ; Baudelaire sera monté à bord de fictives péniches sur le canal de l'Ourcq, Rimbaud à bord d'improbables embarcations jusqu'aux sources de l'Orénoque ou du Saint-Laurent, tandis que le partage des eaux aura confiné l'imaginaire de René Char au périmètre d'une énigme, celle de l'origine cachée de sa Sorgue.

C'est que, vagabond ou casanier, explorateur ou scrutateur immobile, l'écrivain est avant tout celui qui aura tenté de prendre les mots au mot. Au mot près. À demi-mot quand il le lui aura fallu ou qu'il en aura eu la patience. Et il y en a tellement, des mots, dans chacune des langues de la Terre, que, chacun contenant une galaxie de sens, parmi lesquels tant d'inédits, le premier écrivain venu, aussi laconique soit-il, y trouvera sans peine matière à découvrir de l'inconnu.

L'Eldorado qu'il aura cherché, à coup de machettes, de plumes d'oies, de claviers azertyuiop, il se peut qu'il découvre, un jour de grande lucidité, qu'il se situait en fait au centre de lui-même. Oui mais voilà : où se situe-t-il donc, ce graal, ce centre rayonnant et sans cesse en mouvement, qui échappe constamment aux doigts qui avaient cru le saisir ?

N'est-ce pas lui que l'on aura tenté d'étourdir de mots, de saouler pour l'envoyer se coucher au milieu des rêves désordonnés, afin de s'efforcer de n'y plus penser ?

Avignon, 20 septembre 2020

(Inédit ; extrait du carnet de 2016)

Ce qu'il y a d'étrange, avec la poésie, c'est qu'on ne saurait la définir ni savoir de quoi parle le mot qui la désigne, et que, pourtant, on en éprouve par instants les effets, pas vraiment identifiables, mais intensément prégnants. Le terme qui sert à la nommer est du reste totalement déconcertant, si on s'avise d'en retracer l'étymologie. Celle-ci nous fait remonter

(ou redescendre) à un verbe grec ancien, qui se trouve être le verbe d'action par excellence, puisque "poein" se traduit par "faire", au sens de "fabriquer".

Si on se fie par conséquent au sens des mots, le poème serait un produit manufacturé, une sorte d'outil ou d'ustensile dont la matière constitutive serait les mots de la langue, autant dire du vent, et le résultat de son action (émotion, plaisir esthétique), des impressions, des sentiments eux-mêmes indéfinissables. On ne saurait mieux dire que, ce qu'on appelle "poésie", ce n'est en fait que du rien qui produit un effet, sous forme d'émotion.

A ce compte, ce n'est pas sans raisons que l'on utilise familièrement l'expression "flou poétique" pour parler de quelque chose de pas très clair.

La poésie, c'est finalement du flou qui fait de l'effet, une sorte de brume atmosphérique qui enjolive le quotidien et laisse en suspens l'identité de ce qu'elle dissimule, ce qui permet d'imaginer que la réalité, provisoirement éludée ou voilée, ne serait pas banale ou ordinaire, ainsi qu'on la verra de nouveau dès que le brouillard se sera dissipé.

Cela, c'est pour ce qu'on désigne sous l'expression de "sentiment poétique". Pour ce qui est du poème, les choses sont moins aléatoires et nébuleuses : il s'agit plus simplement d'un objet d'art manufacturé, composé d'un assemblage de mots qui vont bien ensemble, soit à cause de l'harmonisation de leurs sonorités respectives, soit du fait de ce qu'ils évoquent ou du trouble, voire de l'excitation que produit la réunion de leurs sens respectifs, nimbés d'une forte dose de polysémie.

Quoi d'étonnant du reste à ce qu'on ne sache au juste d'où vient ce phénomène ? Sait-on davantage ce qui est musical dans la musique ? Et pourquoi cela nous émeut ou nous enthousiasme ?

En fait, tout bien réfléchi, il se pourrait bien que cela soit aussi inexplicable et mystérieux, énigmatique même, que le sens et l'origine de la vie.

Le mieux, c'est de renoncer à se poser la question de l'identité ou celle de l'origine de ce phénomène irrationnel et intense à la fois. Et de laisser la poésie vivre sa vie et se passer toutes ses fantaisies, sachant que, tout bien pesé, cela ne fait de tort à personne.